

Démarches

Julien Blanc-Gras

Briser la glace



Paulsen

© Éditions Paulsen – Paris, 2016.

Les éditions Paulsen sont une société
du groupe Paulsen Media.
www.editionspaulsen.com

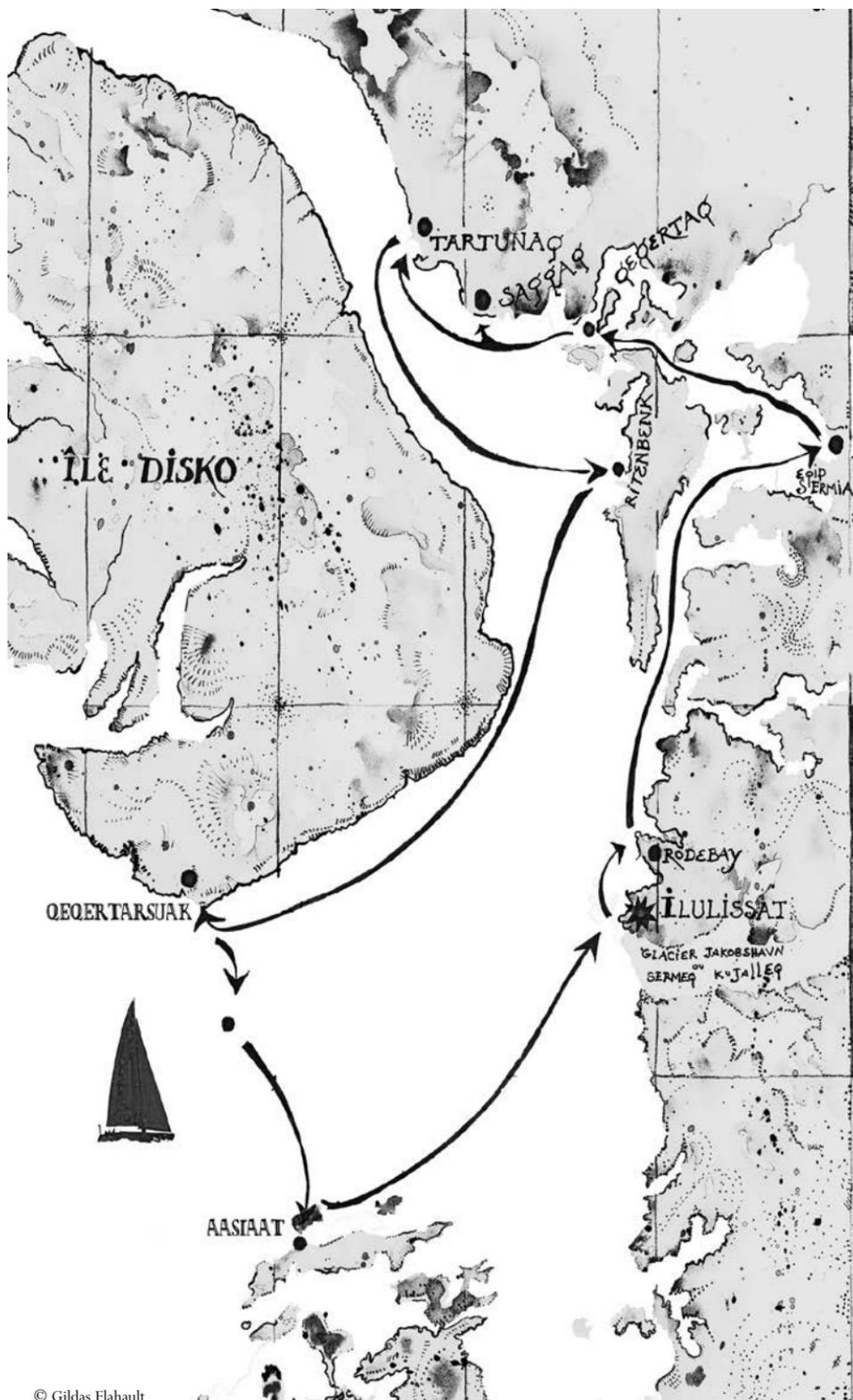
Julien Blanc-Gras

Briser la glace

Extrait numérique



Paulsen



III

DU HAUT de ses 17 000 habitants, Nuuk est estampillée « métropole arctique » par l'office du tourisme. Il est vrai qu'on y trouve des magasins bien fournis en iPad, des musées, un hôtel 4 étoiles, un restaurant de sushis, un salon de massage thaïlandais et un café imitation Starbuck's. L'office du tourisme ne le mentionne pas, mais Nuuk est surtout célèbre pour ses barres d'immeubles en béton, aberration architecturale et saccage visuel, stigmates d'une politique de regroupement urbain entamée dès les années 1950 par les autorités danoises. Plus simple à administrer. Prenez un pêcheur dans un village au mode de vie traditionnel. Transplantez-le dans une cage à lapin pour en faire un chômeur urbain pourvu d'une télévision. Multipliez par quelques milliers. Récoltez les conséquences sociales et la réputation dégradée qui va avec.

Nuuk ne ressemble pas non plus au cauchemar que certains m'avaient décrit. La capitale est une gentille bourgade avec son port, ses artères bien tracées, son

unique cinéma, ses fonctionnaires qui sortent du bureau pour faire un tour à la galerie marchande avant de rentrer dans leur maison colorée en saluant leur voisin. Nuuk donne l'impression d'être un hybride entre, disons, Saint-Pierre-et-Miquelon et La Courneuve.

J'ai une méthode bien rodée pour apprivoiser l'âme d'un lieu dès mon arrivée. Je sors de l'aéroport et je file au bistrot. Je l'ai éprouvée de Bakou à Valparaiso et je n'ai jamais été déçu, il en ressort toujours quelque chose, un premier écrémage des passions locales, une piste à suivre, parfois des amitiés.

J'entre dans le premier établissement qui croise ma route et j'en ressors vite car il n'est peuplé que de grands blonds – je n'ai rien contre les grands blonds, mais ce ne sont pas eux que je cherche aujourd'hui.

Je traverse la rue et pousse la porte du Max, qui présente l'avantage d'accueillir une clientèle plus typique. C'est un pub. Boiseries, fléchettes et écran géant diffusant un match de handball allemand. Kiel a trois buts de retard à la mi-temps. On se canarde au comptoir avec jovialité et tristesse, comme dans tous les bars du monde où l'on vient chercher un peu de détente en engourdisant son cerveau. Un couple de quinquagénaires attablés s'enlace avec tendresse. Un trio féminin joue à papier-caillou-ciseaux en enquillant les shots sur le comptoir. Le patron me souhaite la bienvenue, puis un pilier tente d'engager la conversation. Très bien, je

suis venu pour ça. Nous n'avons hélas que peu de mots en commun. Le groenlandais, idiome officiel, n'a pas de racine indo-européenne. Comme toutes les langues de la famille eskimo-aléoute, elle est polysynthétique et ergative. Je ne comprenais pas exactement ce que cela voulait dire avant de m'être documenté, et après m'être documenté, je ne comprends toujours pas¹. Ce que je constate empiriquement, c'est que les mots peuvent comporter une trentaine de lettres et des phonèmes que mon larynx ne m'autorise pas. J'ai pris soin d'apprendre à dire *bonjour, merci, je m'appelle Julien et je suis français*. Ce sont les limites de mon bagage pour le moment. Mon niveau de danois, qui était langue officielle jusqu'en 2009, laisse à désirer – je n'ai pas lu Kierkegaard dans le texte depuis bien longtemps.

Il semble que mon ami de comptoir s'essaye à l'anglais, quoique je ne puisse pas l'affirmer avec certitude du fait de son élocution hasardeuse. La conversation dure dix bonnes minutes, le type émet des sons et je répète « désolé, mec, je comprends rien ». Il me serre la main quatre fois, je trinque cinq fois pour meubler l'impossibilité de notre échange et manifester ma bien-

1. Wikipédia : « En grammaire et en typologie linguistique, une langue ergative, ou plus précisément une langue à structure d'actance de type absolutif-ergatif est une langue dont la grammaire comporte une opposition fondamentale entre deux fonctions syntaxiques qui correspondent d'une part au sujet d'un verbe transitif, d'autre part à l'objet d'un tel verbe, confondu avec le sujet d'un verbe intransitif. » C'est tout de suite plus clair, n'est-ce pas ?

veillance. Il me tape sur l'épaule et j'écourte l'expérience en allant pisser.

Alors que je sors des toilettes, je sens une main attraper mon paquet. Je lève les yeux. C'est une rombière, la cinquantaine, joufflue avec des lunettes. Joviale. Penser à prendre des notes sur les parades de séduction plutôt directes qui ont cours ici. Je comprends vite qu'elle n'a en fait aucune intention sexuelle. Elle veut simplement m'indiquer que j'ai un pénis (ce que je savais) et que je n'ai rien à faire ici, dans les toilettes des dames. Elle me montre le panneau, que je n'avais pas su déchiffrer. Je ne sais pas dire *femme* en groenlandais. Pardon, Madame (mais la prochaine fois que tu me tripotes comme ça, j'appelle au secours).

Quelques instants plus tard, je suis alpagué par une touriste islandaise qui dissimule d'énormes seins sous son anorak. Elle m'annonce, dès la deuxième phrase, qu'elle exerce la fonction de poète.

– Est-ce que tu crois aux elfes ?

J'ai lu quelque part que les deux tiers de la population islandaise croyaient aux elfes.

– Bien sûr que non, répond-elle.

Elle boit une gorgée de Carlsberg.

– Mais en fait si, j'y crois.

Réponse idéale. Cette femme capte la polysémie du réel ; son statut de poétesse n'est pas usurpé. Je m'apprête à l'interroger sur les fondements des mytholo-

gies scandinaves quand nous sommes interrompus par Martina, une personne de petite taille, disposant des bras les plus courts qu'il m'ait été donné d'observer. Nous sommes ensuite rejoints par Maria, qui a la plus grosse tête au nord de l'équateur. Le casting est bouclé, je paye ma tournée. Maria insiste pour faire un selfie. Le résultat est flagrant : son crâne est deux fois plus épais que le mien. Martina est guillerette, elle tient à donner son numéro de téléphone à toute la tablée. Maria, elle, oscille entre l'hilare et le vindicatif.

Sans sommation, elle se met à engueuler la poétesse.

– Un jour, un Islandais m'a traitée d'Esquimau.

Magie de l'alcool, je me rends compte que je comprends le groenlandais :

– Il m'a traitée d'Esquimau !

Elle dresse le poing. La poétesse, innocente quoique islandaise, recule d'un cran. Le poing de Maria s'abat sur la table.

C'est l'heure de faire un point sémantique. Esquimau (ou eskimo) viendrait de l'algonquin signifiant « mangeur de viande crue » ou de l'expression des Indiens Micmacs traduisible par « parlant la langue d'une terre étrangère ». Il désigne l'ensemble des peuples autochtones de l'Arctique. Le terme est aujourd'hui considéré comme péjoratif, d'où la colère houblonnée de Maria.

Inuit veut dire « humain ». L'appellation se rapporte aux peuples autochtones arctiques d'Amérique du Nord et du Groenland. Il serait toutefois imprécis d'affirmer

que les Groenlandais sont des Inuits, car le métissage est largement répandu. (Mais ne sommes-nous pas tous métis ?) Quelques siècles d'interactions avec l'Europe ont engendré des blonds aux yeux clairs présents ici depuis des générations. Le Groenlandais, c'est donc celui qui vit au Groenland (à l'exclusion des étrangers et des Danois métropolitains), quel que soit son phénotype.

Une fois la conversation pacifiée par la grâce d'une nouvelle tournée de bières, je salue mes amies et m'ex-filte du bar, action plus difficile qu'elle n'en a l'air, car Martina tente de me retenir avec ses petits bras. La rue principale de la capitale du Groenland est vide. Il est bientôt 22 heures et le soleil, qui ne brille pas pareil pour tout le monde, refuse de se coucher.

IV

LE MUSÉE NATIONAL du Groenland est désert. L'histoire de l'île défile rien que pour mes yeux. Depuis les premières migrations venues d'Amérique il y a quarante-cinq siècles, plusieurs vagues de peuplements, pas toujours bien connues, se sont succédé jusqu'à l'arrivée des Danois, sur lesquels nous sommes assez bien renseignés. Des hommes ont vécu ici dès la préhistoire, dans des tentes, des abris en tourbe, des igloos, traversant les époques sur un territoire pauvre en ressources et riche en contraintes. Longtemps, le reste du monde ignore leur existence, et vice-versa. Ils ont laissé derrière eux les traces de leur ingéniosité, des kayaks, des harpons, des traîneaux, tout un tas de produits indispensables à la perpétuation de l'espèce par moins 30 degrés. Le clou du musée, ce sont les momies de Qilakitsoq, remarquablement conservées depuis le ^{xvi}e siècle, et assez flippantes – je n'étais pas entré ici pour voir des cadavres d'enfants. Dans le registre effrayant, je préfère admirer les *tupilak*, petites figurines sculptées dans l'ivoire représentant des êtres

maléfiques de la mythologie inuite. Le *tupilak* tue ses victimes en les dévorant. Ça fait froid dans le dos, et on n'a pas besoin de ça dans ce pays.

Émergeant des profondeurs archéologiques du musée, je grimpe sur une butte en espérant entrevoir l'avenir. J'arrive aux pieds de la statue de Hans Egede, le missionnaire fondateur de la ville en 1729. Il l'avait baptisée Godthâb. Bonne espérance.

Qu'espérais-tu, vieux Hans ? Avais-tu imaginé la vision qui est la mienne en ce moment ? Des nuages s'accrochent au sommet des montagnes enneigées qui veillent sur la cité. Elles étaient déjà là à ton époque, tout comme les rochers du vieux port autour duquel tu as bâti ton espérance.

Tu n'avais sûrement pas envisagé la construction de ce gratte-ciel. Au moins dix étages, dont les deux premiers niveaux abritent une galerie commerciale avec des escalators qui conduisent sans effort vers un tas de produits inutiles à la perpétuation de l'espèce.

Tu aurais été surpris par cet autre bâtiment en forme d'aurore boréale, centre culturel au design impeccablement danois, dont les affiches annoncent un concert de Dr. Alban, gloire de l'eurodance des années 1990. Ça, je ne pense pas que tu l'aies vu venir, mon vieux Hans.

Une journée à Nuuk suffit pour comprendre que le Groenland a plus changé en cinquante ans que lors

des cinquante siècles précédents. Je m'attarde au café du centre culturel pour discuter avec des étudiants qui sirotent des *latte* devant leur Mac. Ils pianotent sur Facebook, maîtrisent deux ou trois langues, ont des projets créatifs et des ambitions professionnelles. En voilà, de l'avenir.

L'avenir se décide aussi à deux pas d'ici, dans ce parlement où se tiennent des discussions cruciales sur les futures exploitations minières et les conditions d'une éventuelle indépendance. Le Danemark conserve aujourd'hui ses prérogatives régaliennes – monnaie, justice, défense et relations internationales, mais les affaires du Groenland sont désormais aux mains des Groenlandais.

De l'autre côté de la rue, ce sont des barres de logements sociaux en béton, peuplées de gens qui parlent mal le danois et dont les enfants n'iront pas à l'université. Je me faufile dans ces cages d'escalier vieillottes et maculées de graffitis (beaucoup de bites, motif universel), serties de panneaux « défense d'uriner » qui, selon toute évidence olfactive, ne remplissent pas leur mission. Sur un mur, un graffiti « FUCK » est agrémenté d'un cœur. Des adolescents encapuchonnés traînent à la sortie d'un fast-food en fumant du shit. Ils tapent de temps en temps dans un ballon, sans conviction, luttant plus contre l'ennui que contre le froid.

Du même auteur

Gringoland, Au diable vauvert, 2005

Comment devenir un Dieu vivant, Au diable vauvert, 2008

Touriste, Au diable vauvert, 2011

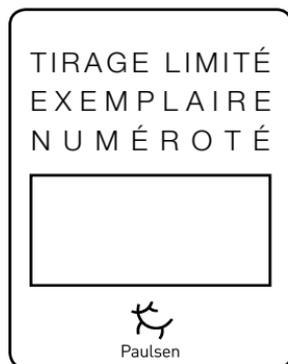
Paradis (avant liquidation), Au diable vauvert, 2013

Géorama, avec Vincent Brocvielle, Robert Laffont, 2014

Touriste, avec Mademoiselle Caroline, Delcourt, 2015

In utero, Au diable vauvert, 2015

Il a été tiré de cet ouvrage
1 000 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achevé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en août 2016
Dépôt légal : septembre 2016
ISBN : 978-2-35221-173-0

Julien Blanc-Gras

Briser la glace

Un périple sur un voilier à travers les icebergs
Un narrateur incapable de naviguer
Des baleines paisibles
Des pêcheurs énervés
Du phoque au petit-déjeuner
Des frayeurs sur la mer
De l'or sous la terre
Des doigts gelés
Des soirées brûlantes
Un climat qui perd le Nord
Des Inuits déboussolés
Une aurore boréale
Les plus beaux paysages du monde
Le Groenland

Avec cette nouvelle aventure, l'auteur de *Touriste* nous embarque dans un Arctique tragi-comique. Une immersion polaire tout en finesse par un écrivain-voyageur au ton unique.

19,50 €^{TTC} (prix France)



www.editionspaulsen.com